3 1761 04365 8970

Le Sage, Alain René
Turcaret

PQ
1997
T6
1788

TURCARET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN PROSE,

PAR MONSIEUR LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

390371
22.3.41

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXXVIII.

ACTEURS.

LA BARONNE, *jeune veuve coquette.*

M. TURCARET, *Traitant, amoureux de la Baronne.*

LE CHEVALIER, } *Petits Maîtres.*
LE MARQUIS, }

Mde. TURCARET, *Femme de M. Turcaret.*

Mde. JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de M. Turcaret.*

M. RAFLE, *Commis.*

MARINE, } *Suivantes de la Baronne.*
LISETTE, }

FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de M. Turcaret.*

M. FURET, *Fourbe.*

JASMIN, *petit Laquais de la Baronne.*

PQ
1997
T6
1788

La Scene est à Paris chez la Baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier deux cens pistoles ?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher....

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire, votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine....

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse ? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous, & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger, qui a été tué en Flandre l'année passée. Vous avez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, & il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de Monsieur Turcaret le Traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or ce Monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez guere, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis ; M. Turcaret, dis-je, ne se presse

pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliſſe ſa promeſſe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préſent conſidérable ; je n'ai rien à dire à cela ; mais, ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que vous ſoyez coëffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjouiſſance les dépouilles du Traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce Chevalier ?

LA BARONNE.

Le conſerver pour ami. N'eſt-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire ſon pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer ; car il n'eſt pas de ces Chevaliers qui ſe ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malte ; c'eſt un Chevalier de Paris ; il fait ſes caravanes dans les lanſquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête-homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ſes airs paſſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudiere, je le crois un grand comédien ; & ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin, ſon bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable ; & tu conclus de-là...

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connoiſſez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi ; & cette façon de ſincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONNE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du Chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi, que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément, & je ne ceſſerai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chaſſé de chez vous ; car enfin, ſi cela continue, ſavez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé quoi ?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſaura que vous voulez conſerver le Chevalier pour ami ; & il ne croit pas qu'il ſoit permis d'avoir des amis ; il ceſſera de vous faire des préſens, & il ne vous épouſera point ; & ſi vous êtes réduite à épouſer le Chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine, je veux ſonger à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Enviſagez dès-à-préſent un établiſſement ſolide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la vérité, on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; & vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal-aiſé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cede à tes raiſons, Marine, je veux me détacher du Chevalier, avec qui je ſens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raiſon. C'eſt-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouſer ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de ſa fortune de quoi vous mettre en équipages, de quoi ſoutenir dans le monde une figure brillante; & quoi que l'on puiſſe dire, vous laſſerez les caquets, vous fatiguerez la médiſance, & l'on s'accoutumera inſenſiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma réſolution eſt priſe, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en eſt fait, je ne prends plus de part à ſa fortune, je ne réparerai plus ſes pertes; il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé; commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laiſſe-moi faire.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

JE viens de la part de mon Maître & de la mienne, Madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la liberté de la ſaluer.

MARINE, *d'un air bruſque.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN, *préſentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monſieur le Chevalier vous écrit, vous inſtruira, Madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas à la Baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine, voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE.

Sotte curiosité.

LA BARONNE, *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une Comtesse ; je vous l'envoie, & vous le sacrifie. Mais vous ne devez point me tenir compte du sacrifice, ma chere Baronne. Je suis si occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être infidele. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas davantage ; j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, & Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER.

MARINE.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi ; outre les deux cens pistoles que Madame eût la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh, diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait ?

FRONTIN, *donnant le portrait.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette Comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, Madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une Comtesse de lansquenet.

FRONTIN.

Elle agaça mon Maître ; il répondit pour rire à ses minauderies. Elle qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cottise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho que non ! Vous ne l'ignorez pas. Peste, vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN.

Savez-vous bien, Madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le Chevalier ? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil, il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, affaissonnant ses réflexions d'épithetes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette Comtesse, Frontin ? N'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN.

Non, Madame, & ce n'eſt pas, comme vous voyez, une beauté réguliere; mais elle eſt aſſez piquante, ma foi, elle eſt aſſez piquante. Or je voulus d'abord repréſenter à mon maître que tous ſes juremens étoient des paroles perdues; mais conſidérant que cela ſoulage un joueur déſeſpéré, je le laiſſai s'égayer dans ſes apoſtrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſais pas trop bien; car elle a le teint ſi beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eſt-à-dire, qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage, il demande ſes piſtolets.

LA BARONNE.

Ses piſtolets, Marine, ſes piſtolets.

MARINE.

Il ne ſe tuera point, Madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuſe: auſſi tôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſurément.

MARINE.

Hé non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu. M. le Chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? Vous paſſez les bornes de la douleur du Lanſquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conſervez-vous du moins, vivez pour votre aimable Baronne; elle vous a juſqu'ici tiré généreuſement de tous vos embarras: & ſoyez ſûr, ai-je ajouté, ſeulement pour calmer ſa fureur, qu'elle ne vous laiſſera point dans celui-ci.

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

Il ne s'agit que de mille écus une fois: Monſieur Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'eſpérance! il s'eſt laiſſé déſarmer comme un enfant; il s'eſt couché & s'eſt endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à ſon réveil, il a ſenti renaître ſes chagrins; le portrait de la Comteſſe ne les a point diſſipés; il m'a fait partir ſur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour diſpoſer de ſon ſort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, & que n'étant point en argent comptant... (*Elle veut tirer son diamant.*)

MARINE, *la retenant.*

Hé, Madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE.

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il sera fâché, lui... (*bas.*) Maugrebleu de la soubrette.

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monsieur le Chevalier: la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends Frontin,

MARINE.

Non, non, vas-t-en vîte lui faire réponse.

LA BARONNE, *donnant le diamant à Frontin.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. Tiens, voilà un diamant de cinq cens pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il sort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, Messieurs les fripons.

SCENE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter....

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé, que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, Madame, ce sont vos affaires.

LA

LA BARONNE.

Hélas ! je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer ; ce que tu me vois faire n'eſt point l'effet d'une volonté libre ; je ſuis entraînée par un penchant ſi tendre, que je ne puis y réſiſter.

MARINE.

Un penchant tendre ! Ces foibleſſes vous conviennent-elles ? Hé, fy, vous aimez comme une vieille bourgeoiſe.

LA BARONNE.

Que tu es injuſte, Marine ! Puis-je ne pas ſavoir gré au Chevalier, du ſacrifice qu'il me fait ?

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice ! Que vous êtes facile à tromper ? Mort de ma vie, c'eſt quelque vieux portrait de famille : que ſait-on ? de ſa grand'mere peut-être.

LA BARONNE.

Non, j'ai quelqu'idée de ce viſage-là, & une idée récente.

MARINE, *prenant ſon portrait.*

Attendez...Ah! juſtement, c'eſt ce coloſſe de provinciale que nous vîmes au bal, il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine : cette Comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Baronne.*

A peu près comme M. Turcaret. Mais ſi la Comteſſe étoit femme d'affaires, on ne vous la ſacrifieroit pas ; ſur ma parole.

LA BARONNE.

Tais-toi, j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh ! pour celui-ci ; paſſe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe ; c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

FLAMAND, *préſentant un petit coffre à la Baronne.*

Monſieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand ; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Conſidere, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en ſerons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *l'ouvre.*

Que vois-je un billet au porteur ! l'affaire eſt ſérieuſe.

MARINE.

De combien, Madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non, ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret !

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... quatrain... Je suis la Philis, & il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici, écoute. (*Elle lit.*)

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et soyez assurée que mon ame
Conservera toujours une éternelle flâme,
Comme il est certain que trois & trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine, (*Marine sort.*) Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand ; je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas ; Madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce Conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout ; mais depis que je fis chez M. Turcaret, je fis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût. (*Marine revient.*)

FLAMAND.

Le voici ; Madame, le voici.

SCENE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONNE.

JE suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh, oh!

LA BARONNE.

Savez vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai fait de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelqu'auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent & ne s'expriment pas ainsi : on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité, si je serois capable d'en composer, & l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, Monsieur, mérite aussi des complimens; elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée & approuvée par quatre Fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, Monsieur, & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raiſon, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien eſt-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la ſomme, tant j'étois en colere contre vous.

M. TURCARET.

Bon! il n'eſt que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment! dix mille écus? Ah! ſi javois ſu cela, je vous l'aurois renvoyé ſur le champ.

M. TURCARET.

Fy donc.

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas.*

Oh pour cela, non!

LA BARONNE.

Je ſuis plus offenſée du motif que de la choſe même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée! non, Madame, ce n'eſt point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, Monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche! qu'elle eſt ſincere.

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous ſortez ſi-tôt.

M. TURCARET.

Oui, ma Reine; je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre Compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(*Il lui baiſe la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, Monsieur, je suis votre très humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a long-temps que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent...*) tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, Monsieur. Oh ! nous sommes tous deux gens de bonne foi ! (*Il sort.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

IL s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame. L'excellent sujet ; il a de l'argent, il est prodigue & crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui : mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnoissance ; sans vous j'aurois violé la foi des joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour.

MARINE, *bas.*

Qu'il est tendre & passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre : Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée ; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine, vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé madame, laissez-la parler, j'aime les gens francs & sinceres.

MARINE.

Et moi je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la premiere fois que je gagnerai, fais m'en ressouvenir.

FRONTIN.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent: hé, qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyiez la dupe de Monsieur, & que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine...

MARINE.

Hé fy, fy, Madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, & M. le Chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh, pour cela vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame; je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, & ne paroissez pas devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, Madame; & s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Voilà, je vous l'avoue, une créature impertinente; vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, Madame, vous avez raison : comment donc! Mais c'est une espece de mere que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils : elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que dans le premier mouvement de sa colere, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN.

Oh diable! elle n'y manquera pas; les soubrettes sont comme les bigottes, elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit; M. Turcaret n'en a guere : je ne l'aime point; il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame; il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame?

LA BARONNE.

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service; & je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, & les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, Madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais en effet, Frontin ne vous sera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

nous en rendra bon compte, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Je ſuis jaloux de l'invention ; on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, ſur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent. Je ne connois perſonne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce ſoin ; je vais vous remettre le billet ; retirez ma bague, je ſuis bien aiſe de l'avoir, & vous me tiendrez compte du ſuperflu.

FRONTIN.

Cela eſt trop juſte, Madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, Madame, & vous aurez cet argent inceſſamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

UN billet de dix mille écus ! la bonne aubaine, & la bonne femme ; il faut être auſſi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : ſavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mal payer le ſacrifice de notre vieille folle Comteſſe qui n'a pas le ſol.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Madame la Baronne eſt perſuadée que vous avez perdu mille écus ſur votre parole, & que ſon diamant eſt en gage. Le lui rendrez-vous, Monſieur, avec le reſte du billet ?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai !

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerois un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon ; j'ai fait un jugement téméraire ; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de Monsieur Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette, que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin, voici la Baronne.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Allez, Chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, Madame, va vous la rapporter incessamment ; mais avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître que.....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier, je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ?

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine : nous plumons une coquette ; la coquette mange un homme d'affaires ; l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde. *Fin du premier Acte.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, Madame, voilà votre diamant ; l'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter

moyennant un très-honnête profit. Mon Maître que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti : j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous faut : elle verroit aller sans dessus dessous votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caracteres là : tu la connois particuliérement ?

FRONTIN.

Très-particuliérement; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi même; elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages & de ses profits; j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Hé ! pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses; un mari & une femme qui s'aiment; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste; ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui, par charité, loge des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès-aujourd'hui : je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente : je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante & joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds; aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde, car il n'en faut-là que de visites faites. *(Il s'en va.)*

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCENE II.

LA BARONNE, *seule.*

Cette fille-là me fera d'un grand agrément ; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale. Mais je vois Monsieur Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ; Marine l'aura été trouver.

SCENE III.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *essoufflé.*

Ouf ! je ne sais par où commencer, perfide.

LA BARONNE, *bas.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ; j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE.

Le début est agréable, & vous employez de fort jolis termes, Monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités ; Marine me les a dites. Ce beau Chevalier qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire ; vous avez des vues pour l'épouser, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur ! j'aimerois le Chevalier ?

M. TURCARET.

Marine, me l'a assuré, & qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne, & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne. Ne vous a-t-elle dit que cela, Monsieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone, j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? Montrez-le moi, montrez-le moi tout à l'heure.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, Monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé ! sur quel ton, moroleu, prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que

je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans bruit, pour me retirer ſans éclat ; je veux laiſſer ici des marques de mon reſſentiment. Je ſuis honnête-homme ; j'aime de bonne foi ; je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le ſcandale, moi. Ah ! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis. (*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un poſſédé. Oh bien ! faites, Monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira ; je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſure... Mais... qu'entends-je ?... Ciel, quel déſordre !... il eſt effectivement devenu fou. M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi ſoulagé ; j'ai déjà caſſé la grande glace & les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, Monſieur. Que ne continuez-vous !

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame ; je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi. Allons, ce billet au porteur que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! Et ſi je l'ai donné au Chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! ſi je le croyois !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ! au lieu de ſe jeter à mes genoux, & de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrois bien par plaiſir que vous entrepriſſiez de me perſuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferois, ſi vous étiez en état d'entendre raiſon.

M. TURCARET.

Eh ! que pourriez-vous dire, traîtreſſe ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, *eſſoufflé.*

Hé bien ! parlez, Madame, parlez, je ſuis de ſang froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire, ſont fondées ſur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport ? Ventrebleu, ce n'eſt point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, Monſieur, ne m'interrompez pas ; ſongez que vous êtes de ſang froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire, c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. Est il rien de si ridicule, me disoit elle à tous momens, que de voir la veuve d'un Colonel songer à épouser un M. Turcaret, un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt personnes de la première qualité ; lorsque vous refusez votre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un Marquis dont vous êtes adorée, & que vous avez la foiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret.

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monsieur : ce Marquis est un jeune homme fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le Chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, & vous êtes crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas dans le moment faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit ; & que si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente de chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit.

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord ; mais...

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort : elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter.

M. TURCARET.

Oh ! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au Chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrois tout-à-l'heure ce diamant, que diriez-vous.

M. TURCARET.

Oh ! je dirois en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, Monsieur, le reconnoissez-vous ? voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine là eſt une grande ſcélérate ! Je reconnois ſa friponnerie & mon injuſtice : pardonnez moi, Madame, d'avoir ſoupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne ſont point excuſables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laiſſer ſi facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendreſſe ?

M. TURCARET.

Hélas ! non. Que je ſuis malheureux !

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah ! Marine, coquine de Marine ! vous ne ſauriez vous imaginer tous les menſonges que cette pendarde-là m'eſt venu conter : elle m'a dit que vous & M. le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait ; & que ſi aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuſe !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit ; c'eſt un fait conſtant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foibleſſe de la croire un ſeul moment !

M. TURCARET.

Oui, Madame ; j'ai donné là-dedans comme un franc ſot. Où diable avois-je l'eſprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! je vous demande mille pardons de ma colere.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, Monſieur : vous auriez moins de jalouſie, ſi vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un, fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté ! il faut avouer que je ſuis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais ſérieuſement, Monſieur, croyez-vous qu'un cœur puiſſe balancer un inſtant entre vous & le Chevalier.

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas, mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : consentez-y, Madame, j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Hé! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'est ma maniere d'écarter les incommodes. Ah! combien de cousins, d'oncles & de maris j'ai fait directeurs en ma vie! j'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le Chevalier est homme de condition, & que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une maniere si naïve, que vous me le persuadez. Adieu, mon adorable, mon tout, ma Déesse : allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire; votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au moins, & je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle : tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cens pistoles. (*Il veut s'en aller, la Baronne l'arrête.*)

LA BARONNE.

Attendez, Monsieur, il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere! oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission pour l'amour de moi à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé, si je lui avois trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas tout, je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon couſin le Chevalier; c'eſt auſſi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, Madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE.

Monſieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoiſſez bien en phiſionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. Approche, mon ami, dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'eſt-à-dire, ſi tu ſais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriſer.

FRONTIN.

Pas encore, Monſieur; mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſais du moins l'arithmétique; tu ſais faire des comptes à parties ſimples?

FRONTIN.

Oh! oui, Monſieur; je ſais même faire des parties doubles; j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique?

FRONTIN.

Hé oui, d'une écriture que vous connoiſſez, là, d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Juſtement; c'eſt ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, Madame, eſt bien niais.

LA

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho qu'oui, Madame, ho qu'oui; d'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs: il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guere d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET.

Oh ça, mon ami, tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monsieur, comme mon nouveau maître: mais en qualité d'ancien laquais de M. le Chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé: il vous donne, & à Madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; & pour égayer le repas, vous aurez des voix & des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin!

FRONTIN.

Oui, Madame, à telles enseignes, que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surêne pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, Madame; il y aura huit Concertans, quatre Italiens de Paris, trois Chanteuses & deux gros Chantres.

M. TURCARET.

Il a ma foi raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable! quand M. le Chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, Monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu! Hé bien, nous verrons cela tantôt; & pour surcroît de réjouissance, j'amenerai ici M. Gloutonneau le poëte; aussi bien je ne saurois manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur, apparemment, est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange & pense beaucoup: peste, c'est un homme bien agréable... Oh ça, je cours chez Dautel vous acheter...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET.

Hé fy, Madame, fy, vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma Reine. (*Il sort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCENE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amenera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE

Tu m'avertiras quand elle sera venue. *Elle entre dans une autre chambre.*

SCENE VI.

FRONTIN, *seul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle: te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'aperçois ma pupille.

SCENE VII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette, on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, & sur tout ce qui s'y

doit passer ; tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la Baronne a pour le Chevalier ; c'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vu. Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais que vois-je ? quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à Mde. la Baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies.

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; il y a long-temps que nous nous connoissons : je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est parbleu charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami sincere.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystere d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh, Monsieur, que diable, vous m'entendez de reste !

LE CHEVALIER.

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin & délicat quand vous faites

un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Ah! la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE.

Que les jeunes Seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE.

Que leurs expressions sont flatteuses! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille Comtesse.

FRONTIN.

Non, Monsieur, j'ai les inclinations roturieres; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez... LISETTE.

Treve de douceurs, M. le Chevalier: je vais me présenter à ma maîtresse qui ne m'a point encore vue: vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PArlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la Baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris; des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai: mais que direz-vous à Madame la Baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici: pendant ce temps là, cours chez ton agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre aussi-tôt que j'aurai parlé à la Baronne. (*Il entre dans la chambre de la Baronne.*)

SCENE X.

FRONTIN, *seul.*

JE ne manque pas d'occupation, Dieu merci : il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent de change ; de chez l'agent de change au logis, & puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret : cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante ; mais patience, après quelque temps de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors, quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit, je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

HE bien, Frontin, as-tu commandé le souper ? fera-t-on grand'chere ?

FRONTIN.

Je vous en réponds, Madame. Demandez à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte ; & jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

M. le Chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ; & puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret mon nouveau maître. (*Il sort.*)

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

CE garçon-là est un garçon de mérite, Madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, Madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous ; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincere.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, Madame!

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le Chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable & constante.

LISETTE.

Un Chevalier fidele & sincere; on n'en voit guere comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui-même encore il ma sacrifié une Comtesse.

LISETTE.

Une Comtesse!

LA BARONNE.

Elle n'est pas à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois Messieurs les Chevaliers: une vieille Dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un Chevalier unique en son espece!

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. TURCARET.

M. TURCARET.

JE viens, Madame... Oh! oh! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, Monsieur: que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qu'il m'en semble ? elle me revient assez : il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, Monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici ; donnez ordre que nous ayions un couvert propre, & que l'appartement soit bien éclairé.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux ; ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, Monsieur, vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au Ciel, & sur-tout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds & onze pouces. N'est-ce pas-là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro ; je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste, je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE.

C'est ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

SCENE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE parie que je ne trouverai pas encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *bas.*

Ah! morbleu! c'eſt le Marquis de la Tribaudiere. La fâcheuſe rencontre!

LE MARQUIS.

Il y a près de deux jours que je le cherche..... Hé! que vois-je? Oui... non... pardonnez-moi... juſtement... c'eſt lui-même, Monſieur Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, Madame? Vous le connoiſſez! vous empruntez ſur gages. Palſambleu, il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monſieur le Marquis.....

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eſt l'uſurier le plus vif; il vend ſon argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, Monſieur le Marquis; Monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, Madame, auſſi l'eſt-il: il aime le bien des hommes, & l'honneur des femmes: il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, Monſieur le Marquis. Il eſt badin, Madame, il eſt badin: ne le connoiſſez-vous pas ſur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé! morbleu, Madame, perſonne ne ſauroit vous en parler mieux que moi: il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, Monſieur? Oh! je ferois bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, vous avez raiſon; le diamant eſt à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions; j'ai laiſſé paſſer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame; je ne ſais ce que c'eſt.

LE MARQUIS.

Il a raiſon, cela eſt fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus beſoin d'argent il y a quinze mois; j'avois un brillant de cinq cents louis: on m'adreſſa à Monſieur Turcaret; Monſieur Turcaret me renvoya à un de ſes Commis, à un certain Monſieur Ra, ra, ra, Raſle: c'eſt lui qui tient ſon Bureau d'uſure. Cet honnête Monſieur

sieur Rafle me prêta sur ma bague onze cents trente-deux livres six sols huit deniers ; il me prescrivit un temps pour la retirer ; je ne suis pas fort exact, moi ; le temps est passé ; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis, ne me confondez point avec Monsieur Rafle, je vous prie ; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la Justice : je ne sais ce que c'est que votre brillant ; je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des plus beaux brillants ! il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme.... (*Il regarde le diamant de la Baronne.*) Hé !..... le voilà, Madame, vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret apparemment.

LA BARONNE.

Autre mépriſe, Monsieur : je l'ai acheté assez cher, même d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame ; il a des revendeuses à sa disposition, & à ce qu'on dit même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, Monsieur.

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon dessein n'est pas d'insulter ; je suis trop serviteur de Monsieur Turcaret, qu'oiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié ; il étoit laquais de mon grand-pere ; il me portoit sur ses bras ; nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point ; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens, le passé est passé ; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grace, Monsieur le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez Monsieur le Chevalier ?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, Madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet ; je ne le trouve nulle part ; ce coquin se débauche ; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi je ne change point ; je mene une vie réglée ; je suis toujours à table ; & l'on me fait crédit chez Fites & chez la Morliere, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, & qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger la succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, Madame, ni pour les traitans, n'eſt-ce pas, M. Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige; & pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable, car elle m'a preſque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, M. le Marquis, c'eſt une nouveauté que de vous voir autrement: vous avez fait aujourd'hui un excès de ſobriété.

LE MARQUIS.

J'ai ſoupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris: nous avons bu juſqu'au jour; & j'ai été faire un petit ſomme chez moi, afin de pouvoir me préſenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable; dites au Chevalier qu'il ſe rende un peu à ſes amis: prêtez-le nous quelquefois, ou je viendrai ſi ſouvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, M. Turcaret; je n'ai point de rancune, au moins: touchez-là; renouvellons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre ame damnée, à ce M. Raſle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'aurai beſoin de lui.

SCENE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaiſe connoiſſance, Madame, c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoiſſe.

LA BARONNE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en ſuis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon.

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre: ne l'avez vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez uſé ſagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi! uſurier! quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus M. Raſle, que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages ! il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été le valet de son grand-pere : rien n'est plus faux ; je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai ? le beau reproche ! Il y a si long-temps ! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de graces que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manieres d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur.

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor.

FLAMAND.

Ce Monsieur que vous savez ; là, ce Monsieur... Monsieur chose..

M. TURCARET.

Monsieur chose !

FLAMAND.

Hé oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour déviser avec vous, tout aussi-tôt vous faites sortir tout le monde, & ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt Monſieur Raſle apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver : qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé ?

M. TURCARET.

Oui, & c'eſt pour cela qu'il vient ici ; il cherche à ſe raccommoder. Dans le fond c'eſt un bon homme, homme de confiance. Je vais ſavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé non, non : faites-le monter, Flamand. Monſieur, vous lui parlerez dans cette ſalle : n'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converſation, je vous laiſſe. N'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déjà donnés pour cela ; vous ſerez contente.

SCENE VII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

DE quoi eſt-il queſtion, M. Raſle ? Pourquoi me venir chercher juſqu'ici ? Ne ſavez-vous pas bien que quand on vient chez les Dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premiérement. C'eſt un enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre : ſe voyant ſur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la choſe à ſon oncle le Préſident, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là ; laiſſons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans ſon bordereau.*

Ce caiſſier que vous aviez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux cents mille écus...

M. TURCARET.

C'eſt par mon ordre qu'il... je ſais où il eſt.

M. RAFLE.

Mais les procédures ſe font contre vous : l'affaire eſt ſérieuſe & preſſante.

M. TURCARET.

On l'accommodera : j'ai pris mes meſures : cela ſera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne ſoit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide.. Avez-vous paſſé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caiſſe ?

M. RAFLE.

Oui, Monſieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à ſon profit ce qui pourra lui reſter à la Compagnie, & que vous prendrez ſon parti ſi l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les regles ; il n'y a rien de plus juſte : voilà un garçon raiſonnable. Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai dans toutes ſes affaires. Y a-t il encore quelque choſe ?

M. RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme ſec qui vous donna, il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui eſt arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a ſurpris ſa bonne foi ; on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il eſt trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon ! hé, pourquoi diable s'eſt-il donc mis dans les affaires ? Trop bon, trop bon.

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en ſorte qu'il ne ſoit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en ſorte qu'il le ſoit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'eſt ce que j'ai penſé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ! je mériterois d'être caſſé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu.

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connoissance a amassé par son travail & par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon ; je lui ferai ce plaisir-là : allez me le chercher, je serai au logis dans un quart-d'heure ; qu'il apporte l'espece. Allez, allez...

M. RAFLE, *s'en allant & revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Mde. Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une maniere de jeune Seigneur, dont le visage ne m'est pas tout à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE.

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, M. Rafle, qu'elle le soit ! Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens pistoles du serrurier, mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCENE VIII.

M. TURCARET, *seul.*

Malpeste ! ce seroit une sotte aventure, si Madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma Baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCENE IX.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

MAdame m'a envoyé savoir, Monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

JE suis ravi, Monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne: quelqu'intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop: approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela non. Je ne sais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile; cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes...

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à Madame la Baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse; elle vous aime si tendrement... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; & ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans que pourtant Monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, Monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET.

Oh ! parbleu, je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh ! non, je suis sûre que Monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN.

Cependant Monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui ; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidele & sincere, je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que Madame la Baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je t'en fais juge, Lisette, Monsieur, avec tout son esprit fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore ?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse, que vous n'ayiez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE.

Ah ! pour cela, Monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh ! Monsieur : avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai d'abord cru, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh ! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Vous donnerez donc à Madame la Baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes ; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute ; & pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fy donc, Monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans ; vous ; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à Mde. la Baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidele. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous ; si vous voulez, je me chargerai du soin....

M. TURCARET.

Volontiers : tu me parois assez entendu ; je m'en rapporte à toi : voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! va te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part à Madame la Baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCENE XI.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour Madame la Baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage : serre les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui, mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales ; je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment diable ! Tu deviens ambitieuse ?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air que l'on respire dans une maison fréquentée par un Financier, soit contraire à la modestie ; car depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelqu'engagement que nous ayions ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans, & c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'est assez, ma princesse, je vais ne rien épargner pour vous mériter ; & si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'est mon Chevalier, à moi ; & au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUe fais-tu ici ? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais il n'étoit pas en fonds ; il n'avoit pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? La Baronne est là-dedans, que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse ! une maison de campagne ! quelle folie !

FRONTIN.

Oui : mais tout cela se doit faire aux dépens de Monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la these.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne : elle ne savoit comment engager à cela Monsieur Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De qu'elle maniere t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratageme ?

FRONTIN.

Oh qu'oui, Monsieur ; c'est mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête ; ne vous mettez pas en peine : un petit acte supposé... un faux exploit....

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin, Monsieur Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain.....

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du Roi, à causes de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, & nos machines seront bientôt prêtes : adieu ; voilà Monsieur le Marquis qui vous cherche.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH, palsambleu, Chevalier, tu deviens bien rare ; on ne te trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence ! tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient que très-foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, & dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi : elle m'avoit donné son portrait ; je l'ai perdu : un autre s'en pendroit ; je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens, tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu : qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une Comtesse de province, car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît ; dans ce temps-ci il y a des heures de bal : c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire, que c'eſt une connoiſſance de bal?

LE MARQUIS.

Juſtement. J'y allai l'autre jour un peu chaud de vin : j'étois en pointe; j'agaçois les jolis maſques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches: j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque: je vois une perſonne...

LE CHEVALIER.

Jeune, ſans doute?

LE MARQUIS.

Non, aſſez vieille...

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, & des plus agréables.

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit?

LE MARQUIS.

Ho! pour de l'eſprit, c'eſt un prodige. Quel flux de penſées! quelle imagination! elle me dit cent extravagances qui me charment.

LE CHEVALIER.

Quel fut le réſultat de la converſation?

LE MARQUIS.

Le réſultat? Je la ramenai chez elle avec ſa compagnie; je lui offris mes ſervices, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au ſoir, dès que je fus levé, je me rendis à ſon hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien? autre vivacité de converſation; nouvelles folies; tendres proteſtations de ma part; vives réparties de la ſienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponſe; elle m'attend aujourd'hui: mais je ne ſais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conſeilles-tu? C'eſt pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela ſera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui: mais ſi j'y vais auſſi, cela paroîtra bien empreſſé: la con-

jonçture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta Baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir, car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici! Je t'amene ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Baronne...

LE MARQUIS.

Oh! la Baronne s'accommodera fort de cette personne-là: il est bon même qu'elles fassent connoissance; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison!

LE MARQUIS.

Des difficultés! oh! ma Comtesse n'est pas difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien! amene-là, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manieres! Tu verras une femme vive, pétulente, distraite, étourdie, dissipée & toujours barbouillée de tabac; on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

SCENE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

CEtte charmante conquête du marquis est apparemment une Comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la Baronne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE.

QUe faites-vous donc là seul, Chevalier! Je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, Madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis eſt amoureux d'une femme de province, d'une Comteſſe qui loge en chambre garnie: il eſt allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à ſouper ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir: il faut amuſer M. Turcaret, le diſſiper.

LA BARONNE.

La préſence du Marquis le divertira mal: vous ne ſavez pas qu'ils ſe connoiſſent; ils ne s'aiment point: il s'eſt paſſé tantôt entr'eux une ſcene ici...

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout: ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble, qu'il ſoit impoſſible de les réconcilier. Je me charge de cela : repoſez-vous ſur moi : M. Turcaret eſt un bon ſot...

LA BARONNE.

Taiſez-vous, je croîs que le voici : je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCENE V.

M. TURCARET, LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LE CHEVALIER, *embraſſant M. Turcaret.*

Monſieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embraſſe, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaiſir qu'on aura tantôt à ſe trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET.

Le plaiſir de cette vivacité-là... Monſieur... ſera... bien réciproque: l'honneur que je reçois d'une part, joint à... la ſatisfaction que l'on... trouve de l'autre... Madame, fait en vérité que... je vous aſſure... que... je ſuis fort aiſe de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, Monſieur, vous engager dans des complimens qui embarraſſeront auſſi M. le Chevalier, & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma couſine a raiſon ; ſupprimons la cérémonie, & ne ſongeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la muſique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime ! malpeſte, je ſuis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot, de n'avoir pas songé à cet instrument-là. Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, Monsieur le Chevalier; je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, Monsieur. (*Le Chevalier s'en va.*) *Haut.* Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous autant qu'il nous sera possible la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon cousin le Chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCENE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

QU'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale & une vieille perruque... (*bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

QUi de vous deux, Mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi: que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, Madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû & requis.

M. TURCARET.

Voilà un plaisant original.

LISETTE.

Sans tant de façons, Monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes?

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service, & je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent!

M. TURCARET.

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET.

Tout beau, Monsieur, d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures: j'exerce mon petit ministere d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main: en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, avec votre permission, Monsieur, de présenter respectueusement à Madame, sous votre bon plaisir, Monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi? Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, Madame, je n'y connois rien; je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET.

C'est pour une obligation que défunt M. le Baron de Porcandorf votre époux... LA BARONNE.

Feu mon époux, Monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la succession. M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, Monsieur? l'acte étant signé par Madame...

M. TURCARET.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, Monsieur, très-solidaire, & même avec déclaration d'emploi: je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes.*

Pardevant, &c. furent présens en leurs personnes haut & puissant Seigneur, Georges-Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès Ildégonde de la Dolinvilliere son épouse, duement autorisée à l'effet de ces présentes, lesquels ont reconnu devoir à Eloy-Jérôme Poussif, marchand de chevaux, la somme de dix mille livres....

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET.

Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze mulets, quinze chevaux Normands sous poil roux, & trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous crins, queues & oreilles, & garnis de leurs bâts, selles, brides & licols.

LISETTE.

Brides & licols ! Eſt ce à une femme à payer ces ſortes de nippes-là ?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point. Achevez, mon ami.

M. FURET.

Au payement deſquels dix mille liv. leſdits débiteurs ont obligé, affecté & hypothéqué généralement tous leurs biens préſens & à venir, ſans diviſion ni diſcuſſion, renonçant auxdits droits; & pour l'exécution des préſentes, ont élu domicile chez Innocent Blaiſe le Juſte, ancien procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout-du-monde. Fait & paſſé, &c. FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte eſt-il en bonne forme, Monſieur ?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la ſomme.

M. FURET.

Que la ſomme, Monſieur ! oh ! il n'y a rien à redire à la ſomme; elle eſt fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela eſt chagrinant.

LA BARONNE.

Comment, chagrinant ! Eſt-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte ſérieuſement dix mille livres pour avoir ſigné ?

LISETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir trop de complaiſance pour un mari ! Les femmes ne ſe corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injuſtice ! n'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret. M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expreſſément renoncé aux droits de diviſion & de diſcuſſion, nous pourrions chicaner ledit Pouſſif. LA BARONNE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, Monſieur; je n'appelle point de vos déciſions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos ſentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la deſtination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous ſavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, Madame; ne ſoutenons point un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le Ciel m'en préſerve, je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux ! & pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme ! M. TURCARET.

Non, Madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez : je me ſervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, Monsieur, non, la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame! Suis-nous, Sergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas, au moins; songez qu'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que Messieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que M. Turcaret.

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrete. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre,

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir, & il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN.

C'est de la part de Madame Dorimene.

LA BARONNE.

Faites entrer... Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir... Mais...

SCENE X.

LA BARONNE, LISETTE, Mde. JACOB.

Mde. JACOB.

JE vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & je me nomme Mde. Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles, & toutes sortes de pommades à Mde. Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard; mais elle n'est point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est?

Mde. JACOB.

Une garniture de quinze cens livres que veut revendre une fermiere des Regrats: elle ne l'a mise que deux fois; la Dame en est dégoûtée; elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coëffure.

Mde. JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, Madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas; Madame est généreuse.

Mde. JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; & j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE.

Vous en avez bien la mine.

Mde. JACOB.

Hé vraiment! Si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais? J'ai un mari à la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé! que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

Mde. JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne Dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes; ils ne rapportent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

Mde. JACOB.

J'ai marié depuis quatre mois un jeune Mousquetaire avec la veuve d'un Auditeur des comptes. La belle union! Ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'Auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

Mde. JABOB.

Oh ! Tous mes mariages ſont heureux ; & ſi Madame étoit dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet.

LA BARONNE.

Pour moi, Madame Jacob !

Mde. JACOB.

C'eſt un Gentilhomme Limouſin. La bonne pâte de mari ! il ſe laiſſera mener par une femme comme un Pariſien.

LISETTE.

Voilà encore un bon haſard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter ; je ne veux pas ſi-tôt me marier ; je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh bien, je la ſuis, moi, Mde. Jacob : mettez-moi ſur vos tablettes.

Mde. JACOB.

J'ai votre affaire. C'eſt un gros Commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, Madame Jacob ?

Mde. JACOB.

Hélas ! hélas ! Je devrois faire dans Paris une figure ; je devrois rouler carroſſe, ma chere Dame, ayant un frere, comme j'en ai un, dans les affaires. LA BARONNE.

Vous avez un frere dans les affaires ?

Md. JACOB.

Et dans les grandes affaires encore : je ſuis ſœur de M. Turcaret, puiſqu'il faut vous le dire : il n'eſt pas que vous en ayiez oui parler.

LA BARONNE, *d'un air étonné.*

Vous êtes ſœur de M. Turcaret ?

Mde. JACOB.

Oui, Madame, je ſuis ſa ſœur, de pere & de mere même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

Monſieur Turcaret eſt votre frere, Madame Jacob ?

Mde. JACOB.

Oui, mon frere, Mademoiſelle, mon propre frere, & je n'en ſuis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ; c'eſt ſans doute à cauſe qu'il me laiſſe prendre toute la peine que je me donne. LISETTE.

Hé ! oui ; c'eſt ce qui fait le ſujet de notre étonnement.

Mde. JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt ; il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon ; il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance. LISETTE.

Ah ! le mauvais frere ! Mde. JACOB.

Auſſi mauvais frere que mauvais mari : n'a-t-il pas chaſſé ſa femme de chez lui ? LA BARONNE.

Ils faiſoient donc mauvais ménage ?

Mde. JACOB.

Ils le font encore, Madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, & ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

Mde. JACOB.

Bon, il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lisette?

LISETTE.

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Mde. JACOB.

Oh! le Ciel le punira tôt ou tard; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà oui dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires?

Mde. JACOB.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas.*

A qui le dit-elle? Qui le sait mieux que nous?

Mde. JACOB.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape; & il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas un grand sot? qu'en dites-vous, Madame.

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout-à-fait...

Mde. JACOB.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux; il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. N'en feriez-vous pas autant, Mademoiselle? LISETTE.

Je n'y manquerois pas, Madame Jacob.

Mde. JACOB.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, Madame; si-tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, Madame, cela ne presse pas.

SCENE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, Madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe... Mais qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie, vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme, il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre fort; saisissons les billets; mettons M. Turcaret à feu & à sang; rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, & redevenir frere de Madame Jacob.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

LA bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi! Nous avons déjà soixante pistoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage, si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCENE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

IL me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... Mais que veut ce Monsieur!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

LA BARONNE.

POurquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame; c'est moi.

LISETTE.

Hé! c'est Flamand, Madame! Flamand sans livrée! Flamand! au côté! quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, Mademoiselle, doucement ; on ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de Monsieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi. Oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ; & par ainsi il faut m'appeler Monsieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, Monsieur Flamand ; puisque vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à Madame que j'en ai l'obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne Dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore, car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, & où il y a, dit-on, de si bonnes gens !

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis Capitaine Concierge de la porte de Guibrai ; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont, car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit on commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, Monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête-homme comme lui.

FLAMAND.

Je vous enverrai, Madame, de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non ; mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que si fait ! Je sais bien comme les Commis en usent avec les Demoiselles qui les plaçont : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué ; car dans les commissions, on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND.

Par exemple. Le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que Monsieur Turcaret a aimé, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à Monsieur Turcaret, Madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allez, Monsieur le Capitaine-Concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire. Oui, nous n'avons pas besoin de vos conseils. Non, vous ne serez jamais qu'un sot, c'est moi qui vous le dis, dà, entendez-vous?

SCENE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu.....

LISETTE.

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais, il devroit bien être déniaisé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN.

C'est Monsieur le Marquis avec une grosse & grande Madame.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête: je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCENE VI.

LA BARONNE, LISETTE, LE MARQUIS, Mde. TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante Baronne, vous présenter une aimable Dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne.... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime & d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union... (*bas à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

Mde. TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de Province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame, & nos Dames le plus de moden'ont pas des manieres plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu, non; je m'y connois, Madame, & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce visage-là, que je suis le Seigneur de France du meilleur goût.

Mde. TURCARET.

Vous êtes trop poli, Monsieur le Marquis; ces flatteries-là pourroient me convenir en Province où je brille assez sans vanité. J'y suis toujours à l'affut des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées; & je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des prétintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *bas.*

Quelle folie!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modele à une ville comme celle-là.

Mde. TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour?

Mde. TURCARET.

Ho! je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins; je ne me tiens point enfermée dans un château; je suis trop faite pour la société: je demeure en ville: j'ose dire que ma maison est une école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de College pour toute la basse Normandie.

Mde. TURCARET.

On joue chez moi; on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutance, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caën; j'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des Cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere. Ma foi, vive Valogne pour le rôti.

Mde. TURCARET.

Et pour les bals nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté... Les Dames de Valogne sont les premieres Dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer; & chacune a son déguisement favori: devinez quel est le mien?

LISETTE.

Madame se déguise en amour peut-être.

Mde. TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en Déesse apparemment, en Grace.

Mde. TURCARET.

En Vénus, ma chere, en Vénus.

LE MARQUIS.

En Vénus! ah! Madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAdame, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... (*apercevant Madame Turcaret.*) Mais que vois-je ?

Mde. TURCARET.

O ciel !

LA BARONNE, *bas à Liſette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ma Comteſſe : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho ! parbleu, je ne m'attendois pas à celui-là.

Mde. TURCARET, *bas.*

Quel contre-temps !

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier ; eſt-ce que tu connoîtrois ma Comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je ſuis en liaiſon avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ! Ah ! l'infidele ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer ſon portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mde. JACOB.

Mde. JACOB.

MAdame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

(Que vous prenez mal votre temps, Madame Jacob ; vous me voyez en compagnie..... Mde. JACOB.

Je vous demande pardon, Madame, je reviendrai une autre fois... Mais ! qu'eſt-ce que je vois ? Ma belle-ſœur ici ! Madame Turcaret !

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret !

LA BARONNE.

Madame Turcaret !

LISETTE.

Madame Turcaret !

LE MARQUIS.

Le plaiſant incident !

Mde. JACOB.

Par quelle aventure, Madame, vous rencontré-je en cette maiſon

Mde. TURCARET, *bas.*

Payons de hardieſſe. (*Haut.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

Mde. JACOB.

Vous ne connoiſſez pas Madame Jacob! Tredame! eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſéparée de mon frere, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, Madame Jacob; ſavez-vous bien que vous parlez à une Comteſſe? Mde. JACOB.

A une Comteſſe! hé! dans quel lieu s'il vous plaît, eſt ſa Comté? Ah! vraiment, j'aime aſſez ces gros airs-là.

Mde. TURCARET.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

Mde. JACOB.

Une inſolente, moi! je ſuis une inſolente! Jour de Dieu! ne vous y jouez pas: s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai auſſi-bien que vous. Mde. TURCARET.

Oh! je n'en doute pas: la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſte de ſottiſes.

Mde. JACOB.

La fille d'un maréchal! Pardi, voilà une Dame bien relevée pour venir me reprocher ma naiſſance. Vous avez apparemment oublié que Monſieur Briochais votre pere étoit pâtiſſier dans la ville de Falaiſe. Allez, Madame la Comteſſe, puiſque Comteſſe y a; nous nous connoiſſons toutes deux: mon frere rira bien quand il ſaura que vous avez pris ce nom burleſque pour venir vous requinquer à Paris: je voudrois par plaiſir qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, Madame; nous attendons à ſouper M. Turcaret. Mde. TURCARET.

Ayhe! LE CHEVALIER.

Et vous ſouperez ici avec nous, Madame Jacob, car j'aime les ſoupers de famille. Mde. TURCARET.

Je ſuis au déſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE.

Je le crois bien. Mde. TURCARET.

Je vais ſortir tout-à-l'heure. (*Elle veut ſortir, le Marquis l'arrête.*)

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayiez vu M. Turcaret. Mde. TURCARET.

Ne me retenez point, Monſieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palſambleu, Mademoiſelle Briochais, vous ne ſortirez point, comptez là-deſſus. LE CHEVALIER.

Hé! Marquis, ceſſe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien: pour la punir de nous avoir trompés tous les deux, je la veux mettre aux priſes avec ſon mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grace, laiſſez-la ſortir.

LE MARQUIS.

Priere inutile : tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'eſt de lui permettre de ſe déguiſer en Vénus, afin que ſon mari ne la reconnoiſſe pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici Monſieur Turcaret.

Mde. JACOB.

J'en ſuis ravie.

Mde. TURCARET.

La malheureuſe journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette ſcene ſe paſſe chez moi !

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joie.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. TURCARET.

M. TURCARET,

J'Ai renvoyé l'Huiſſier, Madame, & terminé..... (*apercevant ſa femme & ſa ſœur.*) Ah ! en croirai-je mes yeux ! ma ſœur ici ! & qui pis eſt, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoiſſance, Monſieur Turcaret ; vous voyez une belle Comteſſe dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier Madame Jacob.

Mde. JACOB.

Ah mon frere !

M. TURCARET.

Ah ma ſœur ! Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'eſt moi, Monſieur Turcaret ; vous m'avez cette obligation-là : embraſſez ces deux objets chéris. Ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas.*

Je n'oſe la regarder ; je crois voir mon mauvais génie.

Mde. TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur !

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux ! laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous voir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE.

Vous ne vous attendiez pas, Monſieur, à rencontrer ici Madame Turcaret, & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf !

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf ? Hé parbleu ! ſa femme m'a dit auſſi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, *tout interdit.*

J'ai cru, Madame.... qu'en vous faiſant accroire que.... je croyois être veuf..... vous croiriez que.... je n'aurois point de femme.... *bas.* J'ai l'eſprit troublé : je ne ſais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre penſée, Monſieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru néceſſaire pour vous faire écouter; je paſſerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui! moi, Madame! oh! pour cela non. Vous ne la connoiſſez pas, c'eſt un démon; j'aimerois mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

Mde. TURCARET.

Oh! Monſieur, ne vous en défendez pas tant; je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaiſirs, ſi vous étiez plus exact à payer la penſion que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province! Ah! M. Turcaret, vous avez tort; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Mde. TURCARET.

Il m'en eſt dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point; je demeure à Paris pour le faire enrager; j'irai chez ſes maîtreſſes faire un charivari, & je commencerai par cette maiſon-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'inſolente!

LISETTE, *bas.*

Le converſation finira mal.

LA BARONNE.

Vous m'inſultez, Madame.

Mde. TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui ſe paſſe en cette maiſon; mon mari eſt la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence! Ah, ventrebleu! coquine! ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie.... LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret, vous êtes avec vos amis, uſez en librement.

LE CHEVALIER, *ſe mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monſieur...

LA BARONNE.

Songez que vous êtes chez moi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a dans un carroſſe, qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilhommes qui ſe diſent de vos aſſociés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, *à Madame Turcaret.*

Ah! je vais revenir: je vous apprendrai, impudente, à reſpecter une maiſon...

Mde. TURCARET.

Je crains peu vos menaces.

SCENE XI.

LA BARONNE, Mde. TURCARET, Mde. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Calmez votre esprit agité, Madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

Mde. TURCARET.

Oh! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous l'allons apaiser en votre faveur.

Mde. TURCARET.

Je vous entends, Madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnoissance je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colere vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret; je ne veux le revoir de ma vie.

Mde. TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renoncez-y aussi, Chevalier; il est beau de se vaincre soi-même.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

O Malheur imprévu! O disgrace cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui pour deux cens mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard; ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

Mde. JACOB.

Mon frere entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit, je sens que je suis sa sœur.

Mde. TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

SCENE XIII.

LA BARONNE, LE CHEV. LE MARQ. FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenu.

LE MARQUIS.

Bon, bon, il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute : on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses : mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé bien !

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, ils m'ont aussi arrêté & fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet que Madame vous avoit confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? Juste Ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, & que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Ho ! vraiment, Monsieur, je n'y ai pas manqué ; j'ai dit que j'appartenois à un Chevalier ; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possede plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet ; je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage, & je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! Chevalier ! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

AH, ah, ma foi, Chevalier, tu me fais rire ; ta consternation me divertit : allons souper chez le Traiteur, & passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au Chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non, je te donne ton congé ; ne t'offre jamais plus à mes yeux.

(*Le Marquis & le Chevalier sortent.*)

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant ! je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent ; il est en sureté : j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le regne de M. Turcaret fini ; le mien va commencer.

FIN.

PQ
1997
T6
1788

Le Sage, Alain René
Turcaret

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY